

CORPUS 5 : VITESSE OU LENTEUR, A QUEL TEMPO VIVRE ?

Pbq :

Quels sont les rôles de la vitesse et de la lenteur dans nos vies ?
Faut-il toujours gagner du temps pour pouvoir en reprendre ?

Corpus :

Doc 1 : Introduction in BTS, Réflexe, 2019/2020, Nathan

Doc 2 : Retour aux 90 km/h en Ardèche..., Le Monde, article numérique, 11 août 2022

Doc 3 : Les Athlètes dans leurs têtes, nouvelle de Paul Fournel, (1988)

Doc 4 : Le Corps des autres, Ivan Jablonka, 2015, extraits.

Doc 5 : L'écume des jours, Boris Vian, Edition Le livre de poche. Extrait p.137

Doc 6 : Portraits, le « 1 », n°185, janvier 2018

Doc 7 : 3'', Marc-Antoine Mathieu, Edition Delcourt, 2011.

Doc 8 : La vitesse foudroyante du passé, Raymond Carver, recueil de poèmes, Collection Points, 2008

Doc 9 : Courir, Jean Echenoz, Les Editions de Minuit, 2008, extraits

Doc 10 : Poème, Tahar Ben Jelloun,

Doc 11 : Le temps calme, Nicolas Poussin, 1650-1651, Huile sur toile

Doc 12 : L'Homme qui dort, George Perec (1967), extraits.

Doc 13 : Paroles, Jacques Prévert, 1949

Doc 14 : Le journal d'un manœuvre, Thierry Metz, Gallimard, Folio, 1990, extrait p.50

Doc 15 : L'écume des jours, Boris Vian, édition Le livre de poche, page 79.

Doc 16 : Eloge de la lenteur, par Julien Bisson, Le « 1 », janvier 2020

Doc 17 : Eloge de la lenteur, C. Honoré, 2013

Doc 18 : Dans les forêts de Sibérie, BD de Virgile Dureuil, d'après le récit de Sylvain Tesson, Edition Casterman

Doc 19 : Tortue Festina lente, 1883, tirée d'un dictionnaire illustré

Doc 20 : Le lièvre et la tortue, Jean de la Fontaine, Livre VI, 10

Doc 1 : Introduction in BTS, Réflexe, 2019/2020, Nathan

« La Vitesse étant devenue la norme, peut-on s'extraire de l'accélération imposée par nos modes de vie ? Comment procéder et quels changements possibles ? »

Ce n'est pas si facile car toutes nos sociétés occidentales sont bâties en grande partie, sur une logique économique de la compétition et d'une croissance indéfinie.

Notre recherche d'intensité est également inscrite dans nos sociétés et, selon Tristan Garcia, philosophe :

« La société moderne ne promet plus aux individus une autre vie, la gloire de l'au-delà, mais seulement ce que nous sommes déjà – plus et mieux (...). Nous incarnons depuis quelques siècles un certain type d'humanité : des hommes formés à la recherche d'intensification plutôt que de transcendance. »

T. Garcia, La Vie intense. Une obsession moderne, 2016

Doc 2 : Retour aux 90 km/h en Ardèche..., Le Monde, article numérique, 11 août 2022

Retour aux 90 km/h en Ardèche : « C'est le grand bonheur ! Le 80 rend fou »

Au 1er septembre, le département s'ajoutera à la longue liste de ceux qui ont relevé la limitation de vitesse sur leurs routes secondaires. Si des conducteurs s'en réjouissent, notamment pour faciliter les dépassements, les écologistes s'alarment.

Doc 3 : Les Athlètes dans leurs têtes, nouvelle de Paul Fournel, (1988)

Paul Fournel (né en 1947) est éditeur, auteur, régent du collège de Pataphysique (réunion d'auteurs qui perpétuent les préceptes d'Alfred Jarry, le « père » d'Ubu roi) depuis 2005 ; il est également le président de l'Oulipo. À travers vingt nouvelles, son ouvrage Les Athlètes dans leurs têtes propose une galerie de portraits mi-tendres mi-ironiques autour du sport.

Le texte qui suit est le premier du recueil. L'auteur y dresse le portrait, à la première personne, d'un skieur spécialiste de la descente ; il multiplie les détails pour créer un effet de réel et nous emporter dans l'action jusqu'à la « chute » libératrice (dans tous les sens du mot) ...

Autoportrait de l'homme au repos

Mon métier consiste à descendre du haut de la montagne jusqu'en bas. À descendre le plus vite possible. C'est un métier d'homme. D'abord parce que lorsqu'il est en haut, l'homme a envie de descendre en bas, ensuite parce que lorsqu'il y a plusieurs hommes en haut, ils veulent tous descendre plus vite les uns que les autres.

Un métier humain.

Je suis descendeur.

Il y a eu Toni Sailer, il y a eu Jean Vuarnet, il y a eu Jean-Claude Killy, il y a eu Franz Klammer (1), il y a eu les Canadiens et, maintenant, il y a moi. Je serai cette année champion du monde et, aux prochains Jeux olympiques, j'aurai la médaille d'or.

Je suis l'homme le plus équilibré de la montagne, le plus calme, le plus concentré, et mon travail consiste à fabriquer du déséquilibre.

Tous les grands descendeurs fabriquent du déséquilibre.

Descendre plus vite c'est d'abord descendre autrement ; de façon à semer l'inquiétude et le doute.

Faire peur. Skier de telle manière que les autres soient persuadés que vous ne tiendrez pas sur vos pattes, jusqu'à ce qu'une génération entière skie comme vous.

Dans une vie de descendeur, on ne peut inventer qu'un déséquilibre génial et un seul.

Les Canadiens sont arrivés sur le cirque (2) avec la réputation de « crazy kanaks (3) » et deux saisons plus tard, les cinquante top-descendeurs du circuit glissaient comme eux.

Maintenant, il y a moi.

Être un grand descendeur est un état qui exige un don absolu de soi-même et une concentration totale. Je glisse à temps plein. Je glisse en montant les cols sur mon vélo en plein été. Je vis avec un sac de sable de cinquante kilos sur les épaules pour mieux glisser. Je souris au masseur et au skiman (4) parce que je sais qu'ils m'aident à glisser. Je casse la tête de mon entraîneur qui est nul parce que je sais que cela m'aidera à glisser.

Prenez deux hommes à égalité de poids et de matériel, sur la même piste, mettez-les à côté l'un de l'autre et c'est toujours moi qui glisse le plus vite.

Uop-traken (5) qui commande le premier schuss (6) de la Streif à Kitzbühel (7), je le fais mille fois par semaine. Les bosses de la fin (8) de Wengen, celles qu'on prend avec les jambes de plomb, je les fais chaque soir avant de me coucher. Je sais toutes les pistes du cirque au centimètre et, à cent quarante à l'heure, je les vois passer au ralenti.

Je me prépare aussi pour ces pistes molles et indécises que les hasards d'attribution des [eux olympiques nous imposent. Les pistes tordues qui permettent à un Leonard Stock, le slalomeur, de devenir un champion de descente.

Tout compte dans votre carrière.

Un jour, l'essentiel devient la position de votre petit doigt de pied. C'est le doigt de pied qui fait la médaille. Vous avez raboté la semelle de la chaussure, vous avez changé quatorze fois le chausson intérieur, vous vous êtes mis en colère et vous avez perdu pour deux centièmes aux Houches (9) sur la O.K.(10) parce qu'en entrant dans le schuss à Battendier (11) vous vous êtes demandé dans quelle position exacte était votre doigt de pied.

Quand je dors, je travaille, quand je mange, je travaille. Je dessine mes trajectoires, je modèle mes appuis. Mes cuisses et mon dos sont intraitables, je porte sans cesse sur le menton la marque de la jugulaire du casque.

Lorsque le starter me libère sur la rampe de départ, il libère des tonnes de travail. Après, il reste un descendeur sur la piste qui n'a plus ni yeux, ni tête, ni jambes et qui glisse pour arriver en bas de la montagne plus vite que les autres hommes.

C'est la règle.

Et puis il y a le moment qui arrive forcément dans une vie, le seul moment de vrai repos, de repos absolu. Le repos du descendeur.

Vous avez passé le grand gauche et le grand droit à fond, vous rentrez dans le dévers (12) et vous faites cette minuscule erreur de trajectoire, cette petite faute stupide (qui n'est pas d'inattention puisque les descendeurs ignorent l'inattention) qui vous tire quelques centimètres en dehors de la ligne idéale. Et là, c'est le vrai repos, le repos immense. Vous avez déjà perdu vingt centièmes, puis très vite un dixième et la course. Plus rien n'a d'importance, vous n'êtes plus un descendeur, vos muscles se relâchent, votre esprit se libère, vous savez que vous allez vous casser la gueule.

1. *Toni Sailer, Jean Vuarnet, Jean-Claude Killy, Franz Klammer : skieurs célèbres.*
2. *Cirque : enceinte naturelle à parois abruptes et de forme circulaire ou semi-circulaire, formée par une dépression d'origine glaciaire.*
3. *Crazy kanaks : l'expression fut utilisée pour désigner les coureurs canadiens de ski alpin qui dominèrent leur discipline dans les années 1970 (formée de kanak, argot anglais qui désigne les Canadiens, et de crazy, qui signifie « fou » en anglais).*
4. *Skiman : personne qui entretient et répare les skis ; dans les magasins de montagne, vendeur de skis.*
5. *Op-traken : à ski, mouvement rapide de repli des jambes sous le corps permettant un saut contrôlé pour éviter une perte d'équilibre au passage d'une bosse.*
6. *Schuss : descente directe qu'on effectue en suivant la plus grande pente (nom masculin; de l'allemand Schussfahrt, « descente à ski en ligne droite »).*
7. *La Streif à Kitzbühel : piste de descente de ski, dans le Tyrol, en Autriche.*
8. *Wengen : village suisse, célèbre pour la descente du Lauberhorn, étape de la Coupe du monde de ski alpin.*
9. *Les Houches : station-village située dans la vallée de Chamonix.*
10. *La O.K. : nom d'une piste de ski alpin.*
11. *Battendier : nom du directeur de l'épreuve de ski pour la Coupe du monde, sur la piste des Houches.*

Doc 4 : Le Corps des autres, Ivan Jablonka, 2015, extraits.

Ivan Jablonka est historien et éditeur. Les extraits sont tirés de l'édition « Raconter la vie » au Seuil. Cette enquête porte sur les esthéticiennes, dont le métier consiste à s'occuper du corps des autres, pour leur bien-être et leur agrément. Privilège de celles qui rendent belles ; abaissement de celles qu'on admet dans son intimité.

On se confie, on s'accorde un moment à soi. Mais ces spécialistes du corps ne se contentent pas d'épiler ou de masser. Elles jouent aussi le rôle du psy, du coach, de l'infirmière, de l'assistante sociale, dans les instituts où elles travaillent - ces fabriques de la beauté moderne.

p.16

Un planning

10 heures : palper-rouler.

10 h 30 : Velasmooth [appareil anticellulite].

11 heures : fusion [peeling au laser qui permet de traiter les rides].

11 h 30 : épilation.

12 h 15 : LP [lumière pulsée, pour l'épilation dite « définitive »].

12 h 30 : fusion.

13 heures : épilation.

13 h 30 : LP et couverture chauffante.

13 h 45 : épilation.

14 h 15 : pause-déjeuner [On n'a qu'une heure. Il faut rester dans l'institut, parce que sinon il n'y a personne à l'accueil. Je mange des plats préparés, des salades, des soupes].

15 h 15 : palper-rouler.

15 h 45 : LP.

16 heures : épilation.

16 h 30 : épilation.

17 heures : palper-rouler.

17 h 30 : pressothérapie.

Etc.

p.18-19

Rythmes

Sophia, à nouveau :

Quand j'ai fini avec une cliente, je remets du papier tout de suite sur la table, je sors de la cabine, la cliente se rhabille, je dis bonjour à la cliente suivante, je l'installe, j'encaisse la première pendant que l'autre se déshabille, et je retourne en cabine avec elle.

Une cliente, en retard. Si c'est de dix minutes, je réduis son temps à elle. De trente minutes, impossible de faire la séance. Si elle s'énerve, je lui propose un soin complémentaire, une couverture chauffante ou une presso.

Quand c'est moi qui suis en retard, tant pis, je finis super tard. Si une épilation a duré trop longtemps, je ne mange pas, ça t'arrive plein de fois au début. Des fois, pendant la pause-déjeuner, ma collègue vient me chercher :

« Steuplé, tu peux prendre Mme Machin ? »

Tu fais pipi à la pause-déjeuner ou à la fin de la journée, ou quand une cliente est en train de se déshabiller, tu cours. Il y a des journées où t'enchaînes, t'enchaînes, t'enchaînes. Sauf - miracle - quand la cliente ne vient pas ! Là, c'est trop bien, tu peux fumer ta clope. Mais, en fait, si la cliente ne vient pas, on a toujours à s'occuper :

on fait le réassort cabine [pots de cire, lingettes, spatules, gel antibactérien] ou le ménage. Il n'y a pas de créneau de ménage, donc, si on fait le ménage après, ce n'est pas payé.

Si une collègue ne vient pas, il faut annuler toutes ses clientes, tout en gérant les tiennes. Il faut appeler tout le monde, attendre la confirmation que la cliente a bien eu le message, reprendre rendez-vous, c'est terrible.

Les rendez-vous sont pris un mois à l'avance !

On court toute la journée. Des journées marathon. Dans la restauration, tu speedes pareil, mais les rushes, c'est midi-14 heures. Nous, c'est toute la journée. J'en ai tellement marre, en fin de journée, que j'en parle à mes clientes. Tu deviens border-line à la fin, tu changes de personnalité.

Le soir

Au début, les six premiers mois, t'es morte. Moi, j'habite en banlieue, une heure et demie aller et pareil au retour, donc trois heures en tout, c'est énorme. J'arrive chez moi, il est 23 heures, je dîne à 23 h 30, je me douche à minuit, je me couche à 2 heures, puis je me lève à 7 heures. Bref, je loue mon appart pour cinq heures !

Doc 5 : L'écume des jours, Boris Vian, Edition Le livre de poche. Extrait p.137

« Il faudrait savoir, dit Colin, qui empêche de faire des machines. C'est le temps qui doit manquer. Les gens perdent leur temps à vivre, alors il ne leur en reste plus pour travailler.

- Ce n'est pas plutôt le contraire ? demanda Chloé.

-Non, dit Colin. Si ils avaient le temps de construire les machines, après ils n'auraient plus besoin de rien faire. Ce que je veux dire, c'est qu'ils travaillent pour vivre au lieu de travailler à construire des machines qui les feraient vivre sans travailler.

- C'est compliqué, estima Chloé.

- Non, dit Colin. C'est très simple. Ça devrait, bien entendu, venir progressivement. Mais on perd tellement de temps. »

Doc 6 : Portraits, le « 1 », n°185, janvier 2018

ADRENALINE JUNKIE

DANS SON ANCIENNE VIE, Gilles Vernet courait après le temps. Ou après l'argent. Dans le milieu de la finance, les deux sont synonymes. C'étaient les années 1990, l'époque de la bulle Internet. Jeune trader, Gilles vit alors pour travailler. Chaque matin, à 7 heures, il prend son poste pour « analyser les marchés avant que les autres n'arrivent », Il ne quitte jamais son bureau avant la clôture de la Bourse américaine, vers 22 heures. À peine s'accorde-t-il un jour de repos le samedi. « C'était excitant, raconte-t-il, dans son modeste studio de l'Est parisien. J'en voulais toujours plus. J'étais un adrenaline junkie. » Un drogué des sensations fortes. Cette course effrénée a duré dix ans et s'est achevée un matin, en 2001, lorsqu'il a appris que sa mère était atteinte d'une maladie incurable. Les médecins lui donnaient deux ans à vivre.

L'électrochoc.

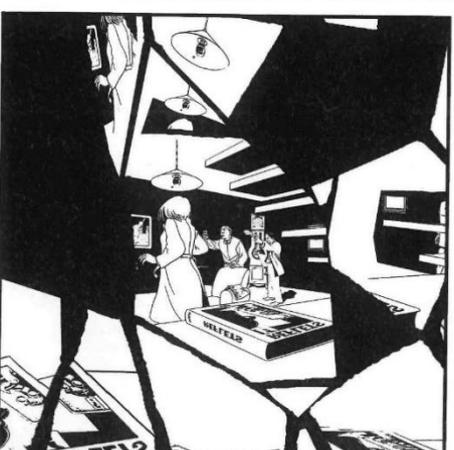
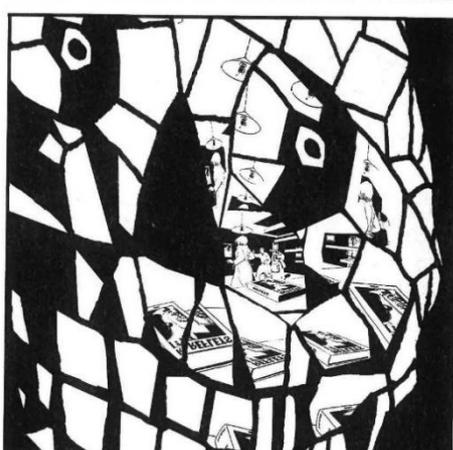
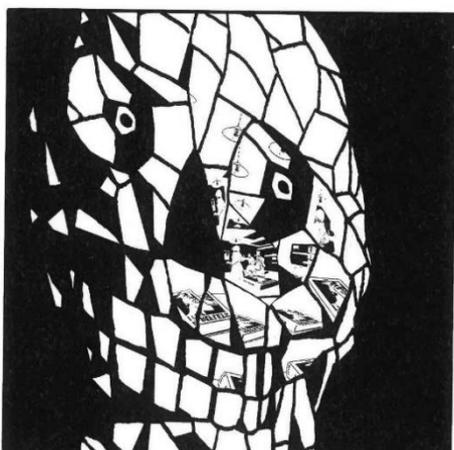
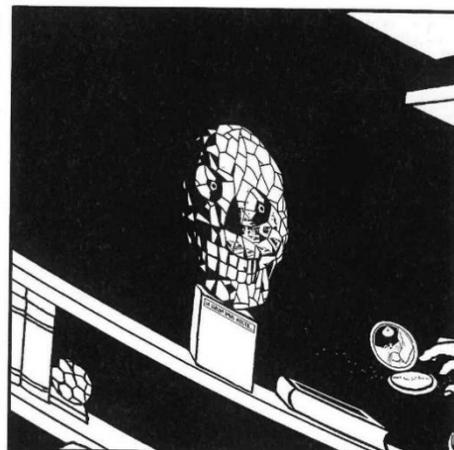
Fils unique, il quitte tout pour l'accompagner dans ses dernières années. À ses côtés, il prend conscience de la valeur du temps. Celui que sa mère lui a consacré, entièrement et pendant trois ans de sa jeune vie, pour l'élever. « Je sais que l'attention qu'elle m'a offerte à cette période de ma vie m'a permis d'acquérir la confiance en moi qui me porte aujourd'hui. » À ses yeux, le temps n'est plus seulement de l'argent mais aussi de l'amour. Gilles change alors de métier et devient professeur des écoles. En 2016, il réalise avec ses élèves de CM2 un documentaire - *Tout s'accélère* - pour expliquer pourquoi le temps nous échappe.

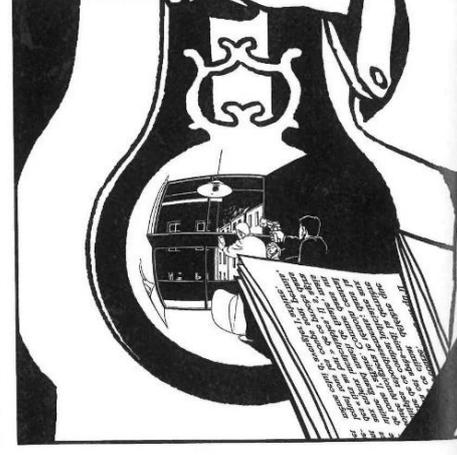
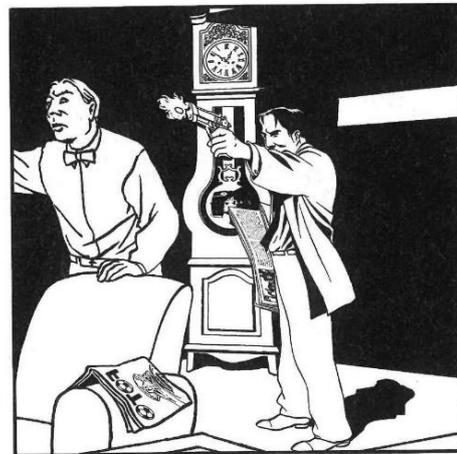
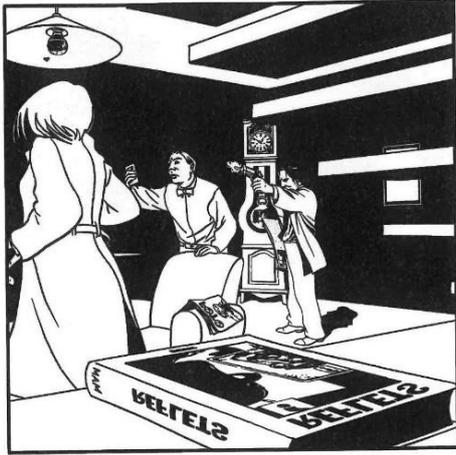
L'année suivante, il propose quelques clés pour faire ralentir le temps dans son livre *Tout s'accélère : comment faire du temps un allié* (Eyrolles, 2017). « Le point de départ, c'est la prise de conscience de cette adrénaline », explique-t-il. « Elle nous donne la sensation d'être surpuissant, mais son absence s'apparente à du vide. » Comme un drogué, il a dû s'en désaccoutumer progressivement en triant les tâches à accomplir. « Il faut accepter le fait que nous sommes face à un flux exponentiel et qu'il n'est pas possible de tout faire. » Gilles a commencé par trier ses mails, à ne pas en ouvrir certains, à ne pas répondre à d'autres. Il a appris à faire de la technologie un allié et non plus un ennemi. Désormais, il paramètre son smartphone en mode silencieux en journée, puis en mode « ne pas déranger » en soirée pour éviter d'être constamment déconcentré. À partir d'une certaine heure, seules les quelques personnes figurant dans ses « favoris » peuvent le joindre. « Ces outils existent, il faut s'en servir. » Depuis qu'il a appris que « l'endormissement était un moment clé de la journée où tout se range et se priorise dans l'esprit », il ne lit plus les nouvelles sur son petit écran avant de dormir, laissant plutôt son esprit s'organiser en pilote automatique. Cela ne l'empêche pas de faire le vide, plusieurs fois par jour, en pratiquant la méditation, moins au sens spirituel que physique du terme. « Méditer, c'est respirer, explique-t-il. Et la respiration, c'est le métronome de nos vies. Elle bat le temps à l'intérieur de nous. » Respirer lentement et profondément permet de changer de vitesse. « Je le fais tous les jours, quelques minutes, avec mes élèves, et dès que je le peux. Dans l'ascenseur, par exemple. Il ne faut pas attendre de faire son heure le week-end. Mieux vaut attraper les instants. » Gilles insiste aussi sur l'importance de sortir du consumérisme, « Acheter, puis consommer ce dont nous n'avons pas fondamentalement besoin prend énormément de temps, conclut-il. Mieux vaut le consacrer à aimer. Retrouver le temps de faire l'amour. D'aimer sa femme, ses enfants, ses parents. » Avec Gilles à ses côtés, sa mère a finalement vécu six ans de plus.

Doc 7 : 3'', Marc-Antoine Mathieu, Edition Delcourt, 2011.

Cet ouvrage se propose de relater la trajectoire de la lumière dans une petite portion d'espace-temps. Les 3 secondes qui la constituent forment un récit très court mais aussi très dense aux allures d'intrigue policière. Observer les détails, enquêter d'une scène à l'autre permet de reconstituer les angles morts et de récolter les indices sur ce qui relie les personnages et les motives. Affaires, crimes, complot...A chacun de se faire sa propre idée. 3'' est une œuvre hybride pensée à la fois en version papier et en numérique. Pour découvrir et explorer le zoom de l'album d'une façon différente, rendez-vous sur Internet :







Doc 8 : La vitesse foudroyante du passé, Raymond Carver, recueil de poèmes, Collection Points, 2008

Né en 1938 à Clatskanie (Oregon), mort en 1988, Raymond Carver a d'abord été considéré comme le chef de file des « minimalistes » avant de s'imposer comme le plus grand nouvelliste depuis Hemingway. Il sait, mieux que personne, décrire l'univers des petites gens qui, au départ, n'attendaient pas grand-chose de l'existence. Grâce à Robert Altman, qui a adapté au cinéma plusieurs de ses nouvelles, dont Shortcuts, son œuvre a fait le tour du monde.

La vitesse foudroyante du passé

Le cadavre nourrit l'angoisse des
hommes qui croient
au Jugement dernier et de ceux qui n'y
croient pas.

ANDRÉ MALRAUX

Il enterra sa femme qui était morte dans
la misère. Dans la misère, il
gagna le porche, où il regarda
le soleil se coucher et la lune se lever.
Les jours semblaient ne passer que pour revenir
encore. Comme un rêve dans lequel on pense,
J'ai déjà rêvé cela.

Rien de ce qui arrive ne demeurera.
Avec son couteau il pela
une pomme. La pulpe blanche, corps
de la pomme, s'assombrit
et vira au brun, puis au noir,
sous ses yeux. Le visage usé de la mort !
La vitesse foudroyante du passé.

Doc 9 : Courir, Jean Echenoz, Les Editions de Minuit, 2008, extraits

p.54

Un jour, on calculera que rien qu'en s'entraînant, Émile aura couru trois fois le tour de la Terre. Faire marcher la machine, l'améliorer sans cesse et lui extorquer des résultats, il n'y a que ça qui compte et sans doute est-ce pour ça que, franchement il n'est pas beau à voir. C'est qu'il se fout de tout le reste. Cette machine est un moteur exceptionnel sur lequel on aurait négligé de monter une carrosserie. Son style n'a pas atteint ni n'atteindra peut-être jamais la perfection, mais Émile sait qu'il n'a pas le temps de s'en occuper : ce seraient trop d'heures perdues au détriment de son endurance et de l'accroissement de ses forces. Donc même si ce n'est pas très joli, il se contente de courir comme ça lui convient le mieux, comme ça le fatigue le moins, c'est tout.

Alors il accomplit des ravages, menant un train brutal qui contraste avec l'allure légère de son rival Heino. Après qu'on pourrait croire qu'il a usé une partie de ses forces, c'est un Émile tout neuf qu'on voit renaître en milieu de course, un type intact et frais, rageur, volontaire à faire peur.

Panique dans les forêts profondes : craignant sa proche détresse, Heino tente alors d'enrayer la machine en reprenant arrogamment la direction des opérations. Mais Émile qui a horreur de voir le dos de ses adversaires ne tolère pas la chose plus de cinq cents mètres. Pour effacer l'injure, pour laver cet affront, se faisant à force de grimaces un visage d'épouvante, il se jette à l'ouvrage avec furie - cependant que le docteur Knienicky en nage, à présent debout sur son siège, ne cesse d'agiter avec frénésie, même si cela ne sert plus à rien, le maillot rouge avec lequel il s'éponge alternativement et distraitemment le visage et le cou. Sprint final et, en quelques dizaines de mètres Émile a tout pulvérisé, tout anéanti, c'est la première médaille d'or de l'athlétisme tchèque.

LENTEUR

Document 10 : Poème, Tahar Ben Jelloun,

La lenteur n'est pas
le contraire de la vitesse
C'est son complément
Sa raison
Sa fantaisie
Son grain de folie
Tendez les mains
Prenez le temps
Gardez-le
Serrez-le contre votre cœur

Doc 11 : Le temps calme, Nicolas Poussin, 1650-1651, Huile sur toile, 97x131cm. Los Angeles, The J.Paul Getty Museum.



Doc 12 : L'Homme qui dort, George Perec (1967), extraits.

L'œuvre de Georges Perec (1936-1982) connaît un succès croissant. Étonnamment diverse et originale, elle a renouvelé les enjeux de l'écriture narrative et poétique. Ainsi Perec s'est-il fait explorateur de notre environnement, tour à tour narquois (Les choses, prix Renaudot 1965) ou « fantaisisement » méthodique (Espèces d'espaces), inventeur de nouvelles formes de l'autobiographie (La boutique obscure, W ou le souvenir d'enfance, Je me souviens) ou chroniqueur du renoncement au monde (Un homme qui dort). En jonglant avec les lettres et les mots, il a transformé le langage en un jubilatoire terrain de jeux et d'inventions (Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?, La disparition, Les revenantes) ou en un laboratoire qui s'ouvre aussi bien à la poésie (Alphabets, La clôture) qu'à la rêverie philosophique (Penser/classer). Il a été un des membres importants de l'OULIPO (Ouvroir de Littérature Potentielle). La vie mode d'emploi (prix Médicis 1978), ce « roman » qui contient une centaine de romans et mille bonheurs et perplexités de lecture, offre comme une éblouissante synthèse de toutes ses recherches. Les pages citées correspondent à l'édition Folio poche, 2018

p.25-26 :

Tu es un oisif, un somnambule, une huître. Les définitions varient selon les heures, selon les jours, mais le sens reste à peu près clair : tu te sens peu fait pour vivre, pour agir, pour façonner ; tu ne veux que durer, tu ne veux que l'attente et l'oubli.

La vie moderne apprécie généralement peu de telles dispositions : autour de toi tu as vu, de tout temps, privilégier l'action, les grands projets, l'enthousiasme : homme tendu en avant, homme les yeux fixés sur l'horizon, homme regardant droit devant lui. Regard limpide, menton volontaire, démarche assurée, ventre rentré. La ténacité, l'initiative, le coup d'éclat triomphe tracent le chemin trop limpide d'une vie trop modèle, dessinent les sacro-saintes images de la lutte pour la vie. Les pieux mensonges qui bercent les rêves de tous ceux qui piétinent et s'embourbent, les illusions perdues des milliers de laissés-pour-compte, ceux qui sont arrivés trop tard, ceux qui ont posé leur valise sur le trottoir et se sont assis dessus pour s'éponger le front. Mais tu n'as plus besoin d'excuses, de regrets, de nostalgies. Tu ne rejettes rien, tu ne refuses rien. Tu as cessé d'avancer, mais c'est que tu n'avançais pas, tu ne repars pas ; tu es arrivé, tu ne vois pas ce que tu irais faire plus loin : il a suffi, il a presque suffi, un jour de mai où il faisait trop chaud, de l'inopportune conjonction d'un texte dont tu avais perdu le fil, d'un bol de Nescafé au goût soudain trop amer, et d'une bassine de matière plastique rose remplie d'une eau noirâtre où flottaient six chaussettes, pour que quelque chose se casse, s'altère, se défasse, et qu'apparaisse au grand jour - mais le jour n'est jamais grand dans la chambre de bonne de la rue Saint-Honoré - cette vérité décevante, triste et ridicule comme un bonnet d'âne, lourde comme un dictionnaire Gaffiot : tu n'as pas envie de poursuivre, ni de te défendre, ni d'attaquer.

p.76-77

Au fil des heures, des jours, des semaines, des saisons, tu te déprends de tout, tu te détaches de tout. Tu découvres, avec presque, parfois, une sorte d'ivresse, que tu es libre, que rien ne te pèse, ne te plaît ni ne te déplaît. Tu trouves, dans cette vie sans usure et sans autre frémissement que ces instants suspendus que te procurent les cartes ou certains bruits, certains spectacles que tu te donnes, un bonheur presque parfait, fascinant, parfois gonflé d'émotions nouvelles. Tu connais un repos total, tu es, à chaque instant, épargné, protégé. Tu vis dans une bienheureuse parenthèse, dans un vide plein de promesses et dont tu n'attends rien. Tu es invisible, limpide, transparent. Tu n'existes plus : suite des heures, suite des jours, le passage des saisons, l'écoulement du temps, tu survis, sans gaieté et sans tristesse, sans avenir et sans passé, comme ça, simplement, évidemment, comme une goutte d'eau qui perle au robinet d'un poste d'eau sur un palier, comme six chaussettes trempées dans une bassine de matière plastique rose, comme une mouche ou

comme une huître, comme une vache, comme un escargot, comme un enfant ou comme un vieillard, comme un rat.

p. 91

Maintenant, tu vis dans l'inépuisable. Chaque journée est faite de silences et de bruits, de lumières et de noirs, d'épaisseurs, d'attentes, de frissons. Il ne s'agit que de te perdre, encore une fois, à jamais, chaque fois davantage, d'errer sans fin, de trouver le sommeil, une certaine paix du corps : abandon, lassitude, assoupissement, dérive. Tu glisses, tu te laisses couler, flancher : chercher le vide, le fuir, marcher, t'arrêter, t'asseoir, t'attabler, t'accouder, t'étendre.

Gestes d'automate : te lever, te laver, te raser, te vêtir. Bouchon sur l'eau : aller à la dérive, suivre les cohues, traîner : l'été dans le silence épais, volets clos, rues mortes, asphalte poisseux, vert presque noir des feuilles immobiles ; l'hiver dans la lumière froide des devantures, des réverbères, buées aux portes des cafés, moignons noirs des arbres morts.

p.95-96

Maintenant tu es le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'a plus de prise, celui qui ne sent plus la pluie tomber, qui ne voit plus la nuit venir. Tu ne connais que ta propre évidence : celle de ta vie qui continue, de ta respiration, de ton pas, de ton vieillissement. Tu vois les gens aller et venir, les foules et les choses se faire et se défaire. Tu vois, à la vitrine minuscule d'un mercier une tringle à rideaux sur laquelle tes yeux soudain se fixent : tu passes ton chemin : tu es inaccessible.

p.144, excipit

Non. Tu n'es plus le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'avait pas de prise, celui qui ne sentait pas la pluie tomber, qui ne voyait pas la nuit venir. Tu n'es plus l'inaccessible, le limpide, le transparent. Tu as peur, tu attends. Tu attends, place Clichy, que la pluie cesse de tomber.

Doc 13 : Paroles, Jacques Prévert, 1949

DIMANCHE

Entre les rangées d'arbres de l'avenue des Gobelins
Une statue de marbre me conduit par la main
Aujourd'hui c'est dimanche les cinémas sont pleins
Les oiseaux dans les branches regardent les humains
Et la statue m'embrasse mais personne ne nous voit
Sauf un enfant aveugle qui nous montre du doigt.

Doc 14 : Le journal d'un manœuvre, Thierry Metz, Gallimard, Folio, 1990, extrait p.50

La journée la plus simple : les gosses, la maison,
toi.

Je n'ai que ces mots.

Quelques graines.

Et l'oiseau qui n'arrête pas.

Comment ne pas être ?

Doc 15 : L'écume des jours, Boris Vian, édition Le livre de poche, page 79.

« Je voudrais, continua-t-il, être couché dans de l'herbe un peu rôtie, avec de la terre sèche et du soleil, tu sais, de l'herbe jaune comme de la paille, et cassante, avec des tas de petites bêtes et de la mouche sèche aussi. On se met à plat ventre et on regarde. Il faut une haie avec des pierres et des arbres tout tordus, et des petites feuilles. Ça fait un bien considérable. »

Doc 16 : Eloge de la lenteur, par Julien Bisson, Le « 1 », janvier 2020

À PREMIÈRE VUE, il peut paraître difficile de comprendre la polémique sur l'abaissement de la vitesse à 80 km/h sur certaines routes françaises. Pourquoi rechigner à adopter une mesure qui pourrait sauver des centaines de vies ? Sommes-nous si pressés d'arriver à destination, quelle qu'elle soit, que nous ne puissions ralentir un peu, pour le bien de tous ? À moins qu'on ne touche là une corde plus sensible de notre rapport au monde : notre exigence de vitesse et d'accélération, véritables promesses de la modernité.

Nous applaudissons tous lorsqu'un nouveau service surgit dans le monde du fast, qui pourrait nous faire économiser quelques minutes. Nous jubilons quand s'ouvre une nouvelle ligne de transport rapide. À l'inverse, nous nous agaçons dès qu'Internet fait des siennes, et qu'il nous faut attendre quelques longues secondes avant qu'une page ne s'affiche. Nous pestons quand « notre » métro s'arrête inopinément entre deux stations, et qu'il nous semble perdre un peu de notre temps si précieux. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : le temps nous apparaît désormais comme une ressource rare, un capital fini dont il faut savoir faire bon usage - comment, autrement, réussir à voir tous les films, à lire tous les romans, à dîner avec tous ces amis qui devraient enrichir nos vies, et pour qui nous peinons à trouver une place dans notre agenda si fourni ? Sans même parler des tâches professionnelles, dont l'émiettement continu plane comme un nuage lourd sur nos esprits. Les études sociologiques sont claires : nous n'avons jamais eu autant de temps libre. Et pourtant, plus nous en accumulons, plus nous semblons en manquer. Comme si, à trop le secouer, nous avions fini par casser son grand sablier, et que le temps désormais devait nous filer entre les doigts. Et nous voilà, comme le lapin blanc d'Alice au pays, des merveilles, condamnés à nous sentir en retard, toujours attendus à un rendez-vous quelque part. Alors, au bout de cette journée que nous aurons vécue au pas de course, c'est souvent moins le souvenir de ce que nous avons fait qui nous occupe que le regret de ce que nous avons raté.

Peu suspect d'accélérite aiguë, Jean Giono opposait à la flèche du temps la « rondeur des jours », cette forme éternelle et statique qui seule nous offre un sentiment de complétude : « La civilisation a voulu nous persuader que nous allons vers quelque chose, un but lointain. Nous avons oublié que notre seul but, c'est vivre et que vivre nous le faisons chaque jour et tous les jours et qu'à toutes les heures de la journée nous atteignons notre but véritable si nous vivons. » Fin, alors, du dynamisme, de l'innovation, de l'accumulation : pour se réapproprié le monde comme nos vies, il est urgent de ralentir »

Doc 17 : Eloge de la lenteur, C. Honoré, 2013

Et si un bon usage de la lenteur pouvait rendre nos existences plus riches ? Nous avons pour la plupart tendance à privilégier la quantité de tâches à abattre à la qualité de nos actes quotidiens. Pourquoi sommes-nous si pressés ? Pouvons-nous et voulons-nous aller moins vite ? A l'heure où la performance est requise sur tous les fronts de l'existence, Carl Honoré enquête au cœur d'un courant d'opinion baptisé Slow, qui propose de rééquilibrer rapidité et lenteur dans notre vie, et retrouver ce que les musiciens appellent le tempo giusto. Pour le journaliste Carl Honoré, la vitesse empêche l'attention aux autres et aux lieux, empêche la perception et les sensations, empêche de penser.

« Elle est occupée, autoritaire, agressive, agitée, analytique, stressée, superficielle, impatiente, active et privilégie la quantité sur la qualité. La lenteur est son opposé : calme, attentive, réceptive, immobile, intuitive, tranquille, patiente, réflexive, et préfère la qualité à la quantité. Avec elle, il est question de contacts vrais et profonds avec les gens, avec une culture, avec le travail, avec la nourriture, avec tout. »

Doc 18 : Dans les forêts de Sibérie, BD de Virgile Dureuil, d'après le récit de Sylvain Tesson, Edition Casterman

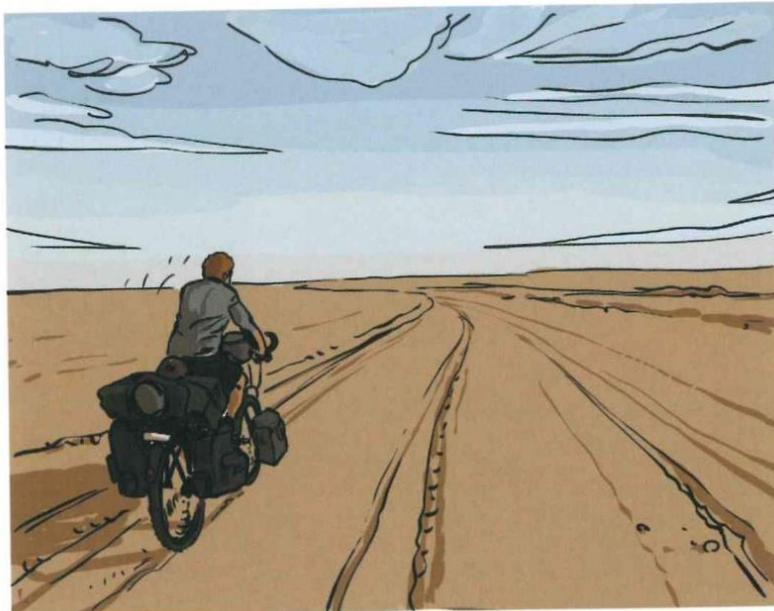
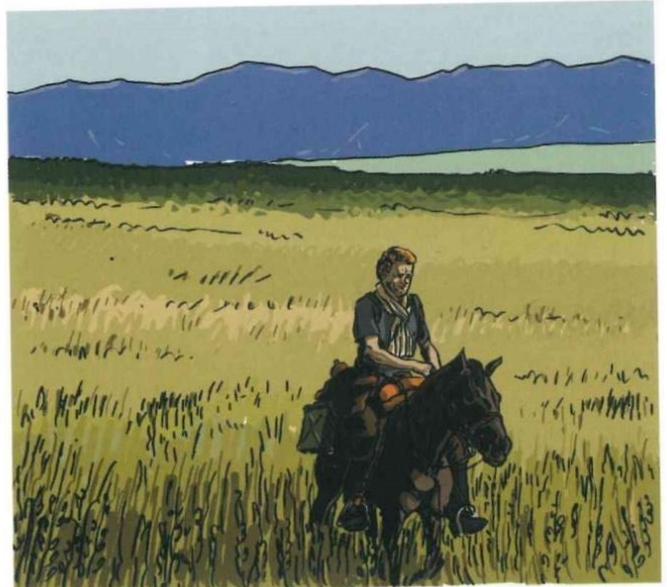
Pendant quelques mois entre la fin de l'hiver et le début de l'été, Sylvain Tesson s'installe dans une cabane isolée au bord du lac Baïkal. L'écrivain entreprend alors la plus riches des aventures : un voyage intérieur au bout du monde, dans les forêts de Sibérie. (p.25-26)





3 MARS

JE ME SOUVIENS DE MES VOYAGES À PIED DANS L'HIMALAYA,
À CHEVAL DANS LES MONTS CÉLESTES, À VÉLO,
IL Y A TROIS ANS, DANS LE DÉSERT DE L'OUSTIOURT.



JE JOUAIS AU LOUP, À PRÉSENT JE FAIS L'OURS.



JE VEUX M'ENRACINER, DEVENIR DE LA TERRE APRÈS AVOIR ÉTÉ DU VENT.



L'HOMME LIBRE POSSÈDE LE TEMPS.



L'HOMME QUI MAÎTRISE L'ESPACE EST SIMPLEMENT PUISSANT.

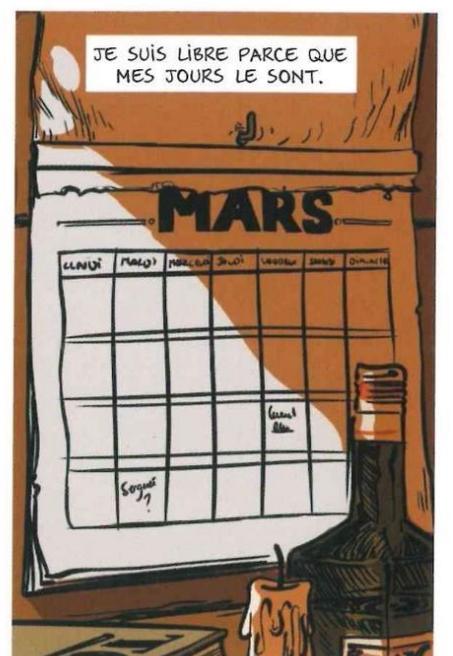


EN VILLE, LES MINUTES, LES HEURES, LES ANNÉES NOUS ÉCHAPPENT.

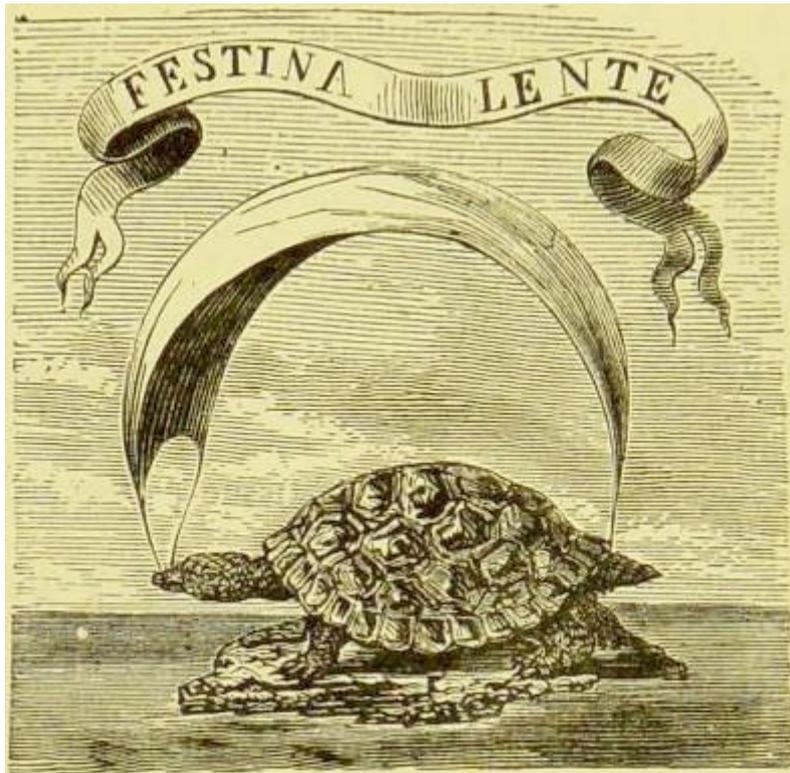
ELLES COULENT DE LA PLAÏE DU TEMPS BLESSÉ.



DANS LA CABANE, LE TEMPS SE CALME. IL SE COUCHE À VOS PIEDS EN VIEUX CHIEN GENTIL ET, SOUDAIN, ON NE SAIT MÊME PLUS QU'IL EST LÀ.



JE SUIS LIBRE PARCE QUE MES JOURS LE SONT.



La Tortue avec voile est l'un des symboles liés au duc Cosme de Médicis, celui qu'il aimait le plus, et est présente dans de nombreuses salles du Palazzo Vecchio à Florence. Elle est souvent accompagnée de l'expression « Festina lente » (hâte-toi lentement), devise que Cosme a choisie pour son gouvernement, car elle indique la prudence qui doit toujours accompagner l'action pour réussir.

Doc 20 : Le lièvre et la tortue, Jean de la Fontaine, Livre VI, 10

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si tôt que moi ce but. Si tôt ? Êtes-vous sage ?(1)
Repartit l'Animal léger.(2)
Ma Commère, il vous faut purger
Avec quatre grains (3) d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait : et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire ;
Ni de quel juge l'on convint. (4)
Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux calendes, (5)
Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de Sénateur. (6)
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire ;
Tient la gageure (7) à peu de gloire ;
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière, (8)
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison ? (9)
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?

(1) êtes-vous sensée

(2) léger...de cervelle

(3) le grain est une mesure de poids valant 1/24 de denier, soit 0,053g. L'expression purger avec l'ellébore était proverbiale par allusion aux Anciens qui soignaient la folie par ce moyen.

(4) ces 2 vers font certainement référence au texte ésopique, dont La Fontaine supprime les détails inutiles.

(5) aux calendes grecques....

(6) les sénateurs romains, dont la majesté est proverbiale

(7) le pari

(8) au bout de la course

(9) n'avais-je pa